L'ABEILLE.

Journal officiel de l'État, du Chef-lieu Général, de la Première et de la Troisième Municipalité.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. BAYON.

PARAÎT TRI-HEBDOMADAIRE PENDANT L'ÉTÉ, *MARDI, JEUDI ET SAMEDI.*

NOUVELLE-ORLEANS:

SAMEDI MATIN, 30 SEPTEMBRE 1837.

☞Les habitants de la Troisième Municipalité sont invités à se réunir aujourd'hui 30 septembre, à dix heures du soir, au café de Mr Powers, encoignure des Chartres Etoites et Levée, pour affaire majeure.

Nous nous sommes vus en butte aux attaques d'une feuille de cette ville; et, dans la partie anglaise de notre dernière gazette, nous avons donné à connaître au public que nous n'ignorions pas d'où partaient les coups dirigés contre nous.

Chargés à nous suivre et à déprécier notre journal, était un acte que nous avions passé sous silence; nous avions de même laissé dans le néant les efforts, qui sans doute étaient échoué contre l'équité de nos concitoyens, s'ils eussent continué dans l'ombre. Mais, la publicité donnée par un article de gazette nous autorise à nous tenir en garde, et à mettre en évidence des faits auxquels le directeur en question se reconnaîtra sans peine; et dont la connaissance pourrait nous contribuer à rabaisser un peu son ton menaçant, et suspendre ces mesures hostiles, pour qu'il tienne à ne pas voir sympasiser comme il mériterait de l'être, non pour ses mauvais vouloir, mais pour l'abus qu'il fait de son titre de directeur de banque.

Quant tux charges qui ont trait à notre correspondant de Washington, nous nous abstenons de les réfuter; bien persuadé que nous sommes qu'il lui suffira de lire l'article que nous lui avons adressé, pour l'enrétirer de vouloir traiter l'auteur comme il mérite de l'être, et pour que sa plume éloquente en fasse justice!

Comme il pourrait imaginer que nous fesignons de savoir ce que nous ignorionns n'est lui demanderons, si les traites qu'il a vendues sur New-York à la Banque du Commerce pour la légère somme de quatre-vingt mille piastres ne sont pas revenues protestées, et si la benigne direction de cette banque n'a pas, aux dépens de son propre crédit, accordé, au haut et puissant seigneur en question, les termes extra-libéraux de 4, 12, 18 et 24 mois qu'elle n'eût sans doute pas donnés à de plus méritans que lui? Nous prendrons la liberté grande de lui demander si, comme directeur de Banque, il n'a pas abusé de la permission, en se constituant débiteur envers sa propre banque de plus de trois cents mille piastres; et si les billets qu'il a donnés comme aureté collatérale, provenant d'un morceau de terre acheté par lui quelque trois mille piastres, représentent réellement pour la susdite banque l'énorme somme qu'il y a payée? Nous le féliciterons ensuite d'être assez méritant, si toutefois pareille il y a, pour avoir obtenu de diverses autres banques pour 150 mille piastres d'escomptes. Ces questions une fois posées, nous nous permettrons d'exprimer, au QUIDAM, combien son zèle pour la conservation des banques nous semble louable; et de faire observer au public, combien surtout il est désintéressé, puisqu'il n'est engagé envers elles que d'une bagatelle de $530,000!

Nous ne pouvons nous empêcher de relever des abus si monstrueux, et de faire comprendre à nos lecteurs à quel point un système qui permet de prodiguer à un ami de telles sommes si considérables est vicieux en lui-même! Que l'on s'étonne ensuite de l'inondation, de l'émission ratravagante du papier de certaines banques! Que l'on se gendarme contre le doute, contre la méfiance même qu'excitent de pareilles profusions! Que l'on blâme, si l'on ose le faire, les expressions de notre indignation contre un système qui menace la société d'une ruine complète, et peut-être d'une confusation générale! Mais, restons où là pour aujourd'hui; car nous ne cherchons pas à saper l'*Union*, mais à prévenir les abus qui doivent

suivre le système qui permet de prodiguer à un ami

ESPECES.—Le navire à vapeur *Cuba*, capitaine Swiffer, est arrivé hier, en trois jours de la Havane. Il apporte 2000 doublons espagnols, à J. Ketchem.

On doit faire l'ouverture du chemin-à-coulisses, qui conduit de la Havane à Bejucal, dans le courant du mois prochain.

Nous donnons l'état du marché de la Havane, au 23 courant.

La goélette Orléans, de Tampico, a porté $23,737.

Les navires suivans étaient en charge pour la Nouvelle-Orléans:

Au Hâvre, l'Olympia, partant le 22 août; le Rubicon, le 1er. septembre; le Marengo le 10 sept.; le Lafayette le même jour; le Salem le 25 septembre.

A Bordeaux, le Moro-Castle, partant le 22 août; le Vaillant le 25; l'Indus le 31; Talma le même jour; le Louisiana 25 sept.

A Nantes, le Zampa, Garnier, partant le 31 août.

Part du Hâvre pour ce port, le 16 août, navire Amitié.

Arrivé d'ici à Marseilles, le 10 août, navire Cyrus.

En charge à Marseilles pour ce port, le Mobo, partant le 31 août; l'Eléanor, le même jour.

Arrivé d'ici au Hâvre, le 16 août, le Virginia.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

LETTRE No. XIV.

WASHINGTON, 22 Septembre 1837.

Mon cher Monsieur,

Je fus retenu hier au sénat, jusqu'après 4 heures, par un discours de M. Benton, sur l'amendement proposé par M. Calhoun, qui bilt sur les bonds du Trésor. M. Benton commença vers 3 heures et son éloquence fut si puissante, si pleine de charmes, du moins pour moi, que l'on aurait pu aisément bien arracher le capitole de ses larges et solides fondations que de lui faire sortir de ma place, quoique j'y fusse en quelque sorte encoinsé depuis 10 heures du matin. M. Benton me parait approcher du beau idéal de l'orateur, plus qu'aucun autre homme que j'ai jamais entendu. Son discours d'hier était plus fort encore, en ce qu'il formait la réplique à M. Rives et à M. Tallinadge, qui avait pris la parole au commencement de la séance. Il est inutile que j'entreprenne de vous donner l'analyse du discours de M. Benton, je suis sûr que je ne pourrais lui rendre justice. Dans tous les cas, ce discours sera imprimé dans quelques jours; si vous voulez alors faire lire au peuple Louisianais cet échantillon de la véritable éloquence américaine, vous le publierez dans les deux langues.

Je ne puis cependant passer sous silence un trait qui caractérise à la fin l'homme et l'époque actuelle. M. Benton reprochait à M. Rives d'avoir introduit un bill qui opérait exclusivement au profit de la Banque des Etats-Unis de Pennsylvanie, et qui, en fait, équivaut pour cette institution à une charte reçue du gouvernement. Cette allusion se rapportait au bill pour continuer le système des banques de dépôt. Oui, dit M. Benton, les partisans de la Banque des Etats-Unis obtiennent avec anxiété la sort de ce bill, parce qu'ils apprécient le leur juste valeur les avantages qu'ils sauraient en tirer. Je prie le sénateur de la Virginie de jeter un regard à sa droite et par dessus son épaule droite (MM. Webster et Clay étaient assis dans cette direction); il verra quels alliés il rassemble autour de lui. Ils ont la vue trop exercée pour ne pas avoir jugé d'un coup d'œil la portée et les conséquences certaines de ce bill. Ils en épient les progrès avec une vigilance digne d'Argus."

(A continuer au besoin.)

Cette épigramme produisit presque l'effet d'un coup de théâtre, et montra du moins que les yeux et les artifices des banquistes sont bien connus et qu'on les prépare pour les déjouer. Au reste, les personnages que désignait M. Benton quitèrent, après l'ajournement, le capitole dans la même voiture pour aller se consoler avec un dîner bien recherché et quelques six bouteilles d'un vrai madère de Patricien.

J'ai commencé par le discours de M. Benton, parce qu'il a fait sur moi la plus vive impression. Cependant M. Tallmadge avait précédé son antagoniste, et avait reprisduit dans une longue tirade les doctrines et les argumens en faveur des banques, que nous avons vus et lus cent fois dans les journaux de leur parti. Sa péroraison fut une peinture larmoyante des maux qui accableraient le pays si les banques locales étaient écrasées, résultat inévitable selon lui de l'exigence du gouvernement pour être payé en espèce des fonds dont ces institutions sont dépositaires. Ces orateurs banquistes s'avouglent sur leurs propres arguments; ils ne voient pas qu'on peut s'en faire de puissantes armes, contre leur doctrine. Si le système de banques dans le pays de si profondes racines qu'il faille en tolérer les abus et fermer les yeux sur les calamités dont il accable la société toute entière, de peur de soulever quelque horrible tempête et d'amener une catastrophe générale; je déclare, pour ma part, que mon avis serait d'en commencer l'extirpation immédiate. C'est la nature de ce virus de faire ravage et de tout ronger, comme cancer, jusqu'à ce que le corps entier soit couvert de cette lèpre immonde. Il faut donc attaquer le mal dans ses racines, pendant qu'il reste encore un malade une chance de survivre aux douleurs de l'opération.

Il y a eu aussi quelques débats entre M. Rives et M. Calhoun. Ce dernier paria avec beaucoup de force et de chaleur. Il dit qu'adopter le projet présenté par M. Rives serait virtuellement faire don d'une chaîne à la banque des Etats Unis et lui rendre son influence sous sa forme la plus idéale. Si l'on y ajoutait pour aucune des banques et autres institutions ces du gouvernement que les billets des banques qui avaient repris leurs paiemens en espèces avait un jour fixe, il s'ensuit de là que le congrès forme un pacte, et passe avec ces banques un contrat qui engage à jamais la nation; cette convention d'un nouveau genre aurait essentiellement la force d'un contrat et cette question serait décidée en ce sens, en faveur des banques, par la Cour Suprême, si jamais elle était portée devant ce tribunal. Le banque des Etats Unis est une institution extraordinaire, dirigée par un homme extraordinaire, qui agit avec beaucoup de zèle et d'habileté dans l'intérêt des actionnaires. Que le congrès fixe un jour pour la reprise des paiemens en espèces par les banques, le premier peut-être après l'adoption de cette loi portera en Angleterre un ordre pour l'achat immédiat de six, quinze, ou vingt millions de piastres, afin de mettre la banque des Etats Unis à même de reprendre ses paiemens. Ainsi, tout le bénéfice de la mesure proposée serait acquis à cette institution et à ses satellites, à l'exclusion de toutes les banques locales. Quel serait le résultat? Qu'il y aurait deux espèces de banques; les unes trouvant leurs profits dans le paiement du revenu public en leurs billets; les autres dans la circulation de billets au dessous de cinq dollars. Cette seule manière, le malheureux système de papier monnaie, le véritable chiffon se trouverait avoir prise à jamais possession du pays. M. Calhoun dit en terminant qu'il avait des devoirs à remplir envers le pays en général et envers la Caroline du Sud en particulier; que jamais il ne pourrait garder le silence sur une question d'une importance vitale et dont la portée ne tendait à rien moins qu'à humilier et abaisser la nation devant une institution monétaire; que sa conviction était inébranlable et qu'il croyait agir ainsi que le devait un sénateur de la Caroline du Sud. En prononçant ces dernières paroles, ses regards se portèrent sur le colonel Preston, dont les vues sur cette question diffèrent de celles de M. Calhoun.

2 heures du soir.

M. King, de la Georgie, a pris aujourd'hui la parole, dès le commencement de la séance. Il n'est ni brillant, ni solide. C'est un de ces orateurs que l'on ne peut supporter plus de 20 minutes, une demi heure au pis-aller. Ces messieurs devraient s'appliquer à la maxime du critique pour le poète, *la médiocrité n'est pas ce qu'il faut*. L'expérience de plus de deux mille ans a démontré la vérité de ce jugement. Pendant une heure et demie, j'écoutai patiemment M. King, pour découvrir quel côté de la question il allait adopter. Il me fallut y renoncer mais je laissai péroraison tout à fait aise. En désespoir de cause, j'entrai dans la chambre des représentans. Hélas! on n'y entend que paroles sur paroles. Cette honorable assemblée discutait une résolution d'enquête dans les causes qui ont retardé la guerre de la Floride. Je connais un meilleur moyen de découvrir où sont les vices d'administration et les défauts de stratégie. C'est de nommer un comité de vingt membres, orateurs déterminés, et de députés nature, pour aller en personne faire la prochaine campagne de la Floride. On pourrait aussi leur confier la direction des travaux administratifs. Si cette mesure n'empêchera pas le progrès des affaires dans le congrès.

Le National Intelligencer paraît d'opinion que l'ajournement du congrès ne saurait être remis au delà du 10 octobre. Pour moi, je crois que la session ne peut dépasser le 15.

Nous voici dans l'équinoxe. Le ciel est serein, mais l'horizon politique nous révèle par des signes certains des changemens qui étonneront les profanes, non initiés aux mystères des partis. MM. Clay, Webster, Sergeant, Southard et autres chevaliers de la queue d'or, paraissent assez abattus, ils se taisent. Leur récolte est décroite.

Le mouvement M. Calhoun et sa plaisange de cette méchanceté subite. La prochaine session verra se développer des faits qu'aujourd'hui je prévois dans l'avenir et qui seront alors du domaine de l'historien.

Agréez, &c.

P. K. W.

Nouvelles récentes d'Europe.

Par la malle anglaise arrivé hier, nous avons reçu une correspondance régulière des différentes villes du Nord. A New York trois navires étaient arrivés, le *Natchez*, parti du Hâvre, le 20 août, le *Philadelphia* de Londre le 22, et le *Pennsylvania* de 25 de Liverpool.

Le *London Courrier* (journal Whig) donne une liste complète des nominations composant le nouveau parlement, et les classe de la manière suivante.

	Démocrates	Tories
Cénés anglais, et des Galles	42	116
Bourgs	128	151
Cénés écossais	17	17
Cités et Bourgs	26	8
Cénés irlandais	32	32

Le gouverneur Gilmer, M. Smith doit-il se justifier de prendre la parole, aurait au contraire dû l'engager à se taire. Puisque des hommes plus habiles que lui s'abstiennent d'entamer une discussion oiseuse, que ne le tenait-il comme lui sans place? Voyant que le temps était réellement à la plus pour longtemps, je laissai l'orateur, étirer ses jambes, détirer lentement ses phrases à la douzaine.

M. Wright, du comité de finances, auquel étaient été renvoyées diverses pétitions et entre autres celle de la Chambre de Commerce de la Nouvelle-Orléans, pour la création d'une Banque Nationale, présenta son rapport, terminé par une résolution que la refusée des pétitionnaires ne devait pas être accordée.

Nous avons fait bâtonnier de Louisianais. Il semble que tout ceux qui font allée faire un tour au Nord, aient grin rendez vous à Washington, soit en allant, soit en revenant. La session du Congrès à cette époque est une circonstance assez rare: il devient très difficile aujourd'hui d'assigner l'époque de l'ajournement surtout depuis que la fièvre des longs discours s'est emparée du sénat. Il y a des instants où je souhaite qu'une bonne fièvre bilieuse, telle qu'on en voit quelque fois ici dans l'automne, vienne effrayer les membres, concentrer leur attention sur les projets de loi et en hater l'adoption. Nous verrons alors le Congrès s'ajourner promptement.

Il y a lui une vingtaine d'Indiens, d'une tribu du Missouri, que je crois la tribu des Sioux. Ce sont des hommes d'une haute taille, bien matchés. Peu si vu un qui dou avoir bien près de sept pieds, et qui est aussi droit qu'un jeune peuplier. Il y a deux ou trois jours, ils se sont présentés dans les deux Chambres, en grand costume de guerre. J'en ai revu hier quelques uns au théâtre; ils paraissaient beaucoup s'amuser et riaient lorsqu'ils voyaient le reste du public rire ou applaudir. Washington est une ville très intéressante dans ce moment, sous plus d'un rapport.

Votre obéissant serviteur,

P. K. W.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

LETTRE No. XIV.

WASHINGTON, 22 Septembre 1837.

LETTRE XIII.

Monsieur,

Je me suis convaincu hier d'une vérité que je n'avais fait que soupçonner depuis assez longtemps, c'est que certains discours prononcés au Congrès ne sont pas destinés à opérer sur l'esprit des membres auxquels s'adresse l'orateur. Hier, par exemple, M. Rives a posé des faits et déduit des conséquences dont il connaissait d'avance toute la fausseté et qu'il savait fort bien ne pas pouvoir imposer aux membres du Sénat. Quel objet avait-il donc en vue? Certainement il ne pouvait en avoir d'autre que celui de tromper les lecteurs de ses discours, lorsqu'il leur parviendra imprimé tout au long. M. Rives a déclaré qu'il était l'ennemi des engagemens *à capitaudon*, et cependant parmi d'excellentes raisonnemens son discours contenait beaucoup de paradoxes, qui, sous une apparence de vérité et de simplicité, ne me paraissent que des phrases lancées à la recherche des applaudissemens. Il dit beaucoup de choses, à la façon de M. Clay, dans la persuasion que de grands mots sonnerisent admirablement aux oreilles du peuple et passeraient sans être examinés au peuple. Entre autres assertions, il dit que le seul chose qui manquait au bien-être, à la circulation monétaire, c'était la confiance dans les banques, et que cette confiance se pouvait être rappelée que par l'action du gouvernement. Pour toute preuve, il alléguait que la Banque d'Angleterre n'avait pas suspendu ses paiemens, quoique la somme qu'elle avait en espèce dans ses caisses présentât dans un très court espace de temps l'énorme différence de huit millions sterling à trois millions et demi. Aux Etats-Unis, quoique l'on y eût quatre fois autant d'espèces qu'à toute autre époque de notre histoire, cependant les banques avaient été obligées de suspendre leurs paiemens. La seule cause du sort différent des banques de ces deux pays, c'est que le gouvernement anglais avait un entière confiance dans la Banque d'Angleterre, tandis qu'aux Etats-Unis le gouvernement a traité les banques comme des indignes de sa confiance.

Certes ce n'est pas un exact et surtout peu sincère de la part de M. Rives. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme d'un esprit aussi juste en général ait pu se permettre de faire usage de pareils argumens devant le Sénat, qui sait composé d'hommes incapables de se laisser tromper ou éblouir par de spécieuses fausses vues. Il fait contraster la somme en espèces dans les caisses de la Banque d'Angleterre avec les 60 millions de piastres qu'il semble croire dans les coffres de nos banques, tandis que de Penobscot au Mississipi, la presque totalité du numéraire est enfouie dans des milliards de cachettes, engraissement gardées par les malfaiteurs. Si la Banque d'Angleterre s'était trouvée réduite à l'état de pénurie de nos banques, qu'elle eût été incapable ou qu'elle eût refusé de rembourser les fonds déposés dans ses caisses par le gouvernement, elle eût infailliblement perdu la confiance publique, et ses directeurs eussent été obligés de combler le déficit de leur fortune particulière.

3 heures du soir.

M. Niles, du Connecticut, a occupé aujourd'hui tout le temps du Sénat, en répétant à M. Rives. Comme écrivain et publiciste, M. Niles a fait preuve de grands talens mais c'est un pitoyable orateur. Il faut vraiment manquer de tact pour venir, quand on ne peut prétendre à manier la parole, occuper cinq ou six heures devant une assemblée qui contient des hommes tels que Webster, Benton, Buchanan, Wright, Brown, Walker, Preston et tant d'autres. M. Niles pourrait parler jusqu'au jour du jugement dernier sur la circulation monétaire, sans articuler un seul fait qui fût nouveau pour ses collègues. Cette fièvre de discourir, à tant l'heure, est devenue un abus nable fléau, dont il faut à toute force se délivrer. Vous verrez que les hommes d'un vrai talent et d'une éloquence naturelle refuseront de venir siéger dans l'une ou l'autre chambre, par la crainte de voir s'ensevelir dans ce gouffre leur espoir de réputation et leur noble ambition de servir leur pays.

27 septembre.

Bien des nouvelles, ou qui veille la peine de vous être écrit. M. Sergeant, de l'Indiana, a pris la parole aujourd'hui, au Sénat. A veille n'en il levé, que j'ai jugé, d'après son langage vindicatif, qu'il allait assaisonner ses collègues sous les périodes ronflantes d'un discours assez vide que dénué de sens commun. Il est à craindre que le Sénat ne soit attaqué de la contagion qui règne dans l'autre Chambre. Hier, Mr. Niles; aujourd'hui, M. Smith; ce sont là des symptômes évidens de l'épidémie. Quelle sera la prochaine victime? C'est ce que la journée de demain nous révèlera. L'exorde de M. Smith a été suffisant pour moi. Il est faite la patience d'un saint pour en éprouver davantage.

Il commence d'une voix assez faible, par s'excuser d'occuper le temps du Sénat. Je suis étonné, dit-il, de voir que les sénateurs qui ont l'habitude d'éclairer les discussions dans les questions importantes, s'abstiennent de prendre la parole. Puisque certains de nos orateurs distingués ne veut en exposer le Sénat, je réclame humblement l'indulgence de mes collègues, pendant que j'exposerai mes idées sur le sujet qui occupe les esprits. Pendant plus d'une demi-heure, il continua ainsi sur un ton, dans certaines circonstances, non même blâmer peut-être qui était le chef qu'il allait défendre. Certes les auteurs ne se gênent point de véritables fléaux; il paraît que le public des galeries partagea mon opinion, car on en vint d'ici alles l'avant détentes. Comment le fait-il qu'en parcourant à de pareils hommes d'après le

Nouvelles récentes d'Europe.

Feuilleton de l'Abeille.

LA LOUISIANE LITTERAIRE.

Le jugement avait été prononcé jusqu'à ce moment. Il était toujours question de la réunion d'un congrès Européen pour examiner la situation du Sud de l'Espagne.

La choléra s'était manifesté à Venise, Trieste, Lyons, Marseilles, Berlin, Breslau, et probablement à Rome.

FRANCE.

En vertu de l'anniversaire de son accession au trône, le Roi des français a accordé leur grâce à plus de 40 condamnés.

On rapportait que cette longue dispute relativement aux affaires d'Hayti, était à la veille d'une solution; le ci devant consul France à St. Domingue, devait y rendre comme administrateur, suivi de l'agnotte fortifiée aujourd'hui d'assigner l'époque de l'ajournement surtout depuis que la fièvre des longs discours s'est emparée du Sénat. Il y a des instants où je souhaite qu'une bonne fièvre bilieuse, telle qu'on en voit quelque fois ici dans l'automne, vienne effrayer les membres, concentrer leur attention sur les projets de loi et en hater l'adoption. Nous verrions alors le Congrès s'ajourner promptement.

Il y a lui une vingtaine d'Indiens, d'une tribu du Missouri, que je crois la tribu des Sioux. Ce sont des hommes d'une haute taille, bien matchés. Peu si vu un qui dou avoir bien près de sept pieds, et qui est aussi droit qu'un jeune peuplier. Il y a deux ou trois jours, ils se sont présentés dans les deux Chambres, en grand costume de guerre. J'en ai revu hier quelques uns au théâtre; ils paraissaient beaucoup s'amuser et riaient lorsqu'ils voyaient le reste du public rire ou applaudir. Washington est une ville très intéressante dans ce moment, sous plus d'un rapport.

Votre obéissant serviteur,

P. K. W.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

LETTRE No. XIV.

WASHINGTON, 22 Septembre 1837.

Mon cher Monsieur,

Je fus retenu hier au sénat, jusqu'après 4 heures, par un discours de M. Benton, sur l'amendement proposé par M. Calhoun, qu bill sur les bonds du Trésor. M. Benton commença vers 3 heures et son éloquence fut si puissante, si pleine de charmes, du moins pour moi, que l'on aurait pu aisément bien arracher le capitole de ses larges et solides fondations que de lui faire sortir de ma place, quoique j'y fusse en quelque sorte encoinsé depuis 10 heures du matin. M. Benton me paraît approcher du beau idéal de l'orateur, plus qu'aucun autre homme que j'ai jamais entendu. Son discours d'hier était plus fort encore, en ce qu'il formait la réplique à M. Rives et à M. Tallinadge, qui avait pris la parole au commencement de la séance. Il est inutile que j'entreprenne de vous donner l'analyse du discours de M. Benton, je suis sûr que je ne pourrais lui rendre justice. Dans tous les cas, ce discours sera imprimé dans quelques jours; si vous voulez alors faire lire au peuple Louisianais cet échantillon de la véritable éloquence américaine, vous le publierez dans les deux langues.

Je ne puis cependant passer sous silence un trait qui caractérise à la fin l'homme et l'époque actuelle. M. Benton reprochait à M. Rives d'avoir introduit un bill qui opérait exclusivement au profit de la Banque des Etats-Unis de Pennsylvanie, et qui, en fait, équivaut pour cette institution à une charte reçue du gouvernement. Cette allusion se rapportait au bill pour continuer le système des banques de dépôt. Oui, dit M. Benton, les partisans de la Banque des Etats-Unis obtiennent avec anxiété le sort de ce bill, parce qu'ils apprécient à leur juste valeur les avantages qu'ils sauraient en tirer. Je prie le sénateur de la Virginie de jeter un regard à sa droite et par dessus son épaule droite (MM. Webster et Clay étaient assis dans cette direction); il verra quels alliés il rassemble autour de lui. Ils ont la vue trop exercée pour ne pas avoir jugé d'un coup d'œil la portée et les conséquences certaines de ce bill. Ils en épient les progrès avec une vigilance digne d'Argus."

Cette épigramme produisit presque l'effet d'un coup de théâtre, et montra du moins que les yeux et les artifices des banquistes sont bien connus et qu'on les prépare pour les déjouer. Au reste, les personnages que désignait M. Benton quitèrent, après l'ajournement, le capitole dans la même voiture pour aller se consoler avec un dîner bien recherché et quelques six bouteilles d'un vrai madère de Patricien.

J'ai commencé par le discours de M. Benton, parce qu'il a fait sur moi la plus vive impression. Cependant M. Tallmadge avait précédé son antagoniste, et avait reprisduit dans une longue tirade les doctrines et les argumens en faveur des banques, que nous avons vus et lus cent fois dans les journaux de leur parti. Sa péroraison fut une peinture larmoyante des maux qui accableraient le pays si les banques locales étaient écrasées, résultat inévitable selon lui de l'exigence du gouvernement pour être payé en espèce des fonds dont ces institutions sont dépositaires. Ces orateurs banquistes s'avouglent sur leurs propres arguments; ils ne voient pas qu'on peut s'en faire de puissantes armes, contre leur doctrine. Si le système de banques dans le pays de si profondes racines qu'il faille en tolérer les abus et fermer les yeux sur les calamités dont il accable la société toute entière, de peur de soulever quelque horrible tempête et d'amener une catastrophe générale; je déclare, pour ma part, que mon avis serait d'en commencer l'extirpation immédiate. C'est la nature de ce virus de faire ravage et de tout ronger, comme cancer, jusqu'à ce que le corps entier soit couvert de cette lèpre immonde. Il faut donc attaquer le mal dans ses racines, pendant qu'il reste encore un malade une chance de survivre aux douleurs de l'opération.

Il y a eu aussi quelques débats entre M. Rives et M. Calhoun. Ce dernier paria avec beaucoup de force et de chaleur. Il dit qu'adopter le projet présenté par M. Rives serait virtuellement faire don d'une chaîne à la banque des Etats Unis et lui rendre son influence sous sa forme la plus idéale. Si l'on y ajoutait pour aucune des banques et autres institutions ces du gouvernement que les billets des banques qui avaient repris leurs paiemens en espèces avait un jour fixe, il s'ensuit de là que le congrès forme un pacte, et passe avec ces banques un contrat qui engage à jamais la nation; cette convention d'un nouveau genre aurait essentiellement la force d'un contrat et cette question serait décidée en ce sens, en faveur des banques, par la Cour Suprême, si jamais elle était portée devant ce tribunal. La banque des Etats Unis est une institution extraordinaire, dirigée par un homme extraordinaire, qui agit avec beaucoup de zèle et d'habileté dans l'intérêt des actionnaires. Que le congrès fixe un jour pour la reprise des paiemens en espèces par les banques, le premier peut-être après l'adoption de cette loi portera en Angleterre un ordre pour l'achat immédiat de six, quinze, ou vingt millions de piastres, afin de mettre la banque des Etats Unis à même de reprendre ses paiemens. Ainsi, tout le bénéfice de la mesure proposée serait acquis à cette institution et à ses satellites, à l'exclusion de toutes les banques locales. Quel serait le résultat? Qu'il y aurait deux espèces de banques; les unes trouvant leurs profits dans le paiement du revenu public en leurs billets; les autres dans la circulation de billets au dessous de cinq dollars. Cette seule manière, le malheureux système de papier monnaie, le véritable chiffon se trouverait avoir prise à jamais possession du pays. M. Calhoun dit en terminant qu'il avait des devoirs à remplir envers le pays en général et envers la Caroline du Sud en particulier; que jamais il ne pourrait garder le silence sur une question d'une importance vitale et dont la portée ne tendait à rien moins qu'à humilier et abaisser la nation devant une institution monétaire; que sa conviction était inébranlable et qu'il croyait agir ainsi que le devait un sénateur de la Caroline du Sud. En prononçant ces dernières paroles, ses regards se portèrent sur le colonel Preston, dont les vues sur cette question diffèrent de celles de M. Calhoun.

2 heures du soir.

M. King, de la Georgie, a pris aujourd'hui la parole, dès le commencement de la séance. Il n'est ni brillant, ni solide. C'est un de ces orateurs que l'on ne peut supporter plus de 20 minutes, une demi heure au pis-aller. Ces messieurs devraient s'appliquer à la maxime du critique pour le poète, *la médiocrité n'est pas ce qu'il faut*. L'expérience de plus de deux mille ans a démontré la vérité de ce jugement. Pendant une heure et demie, j'écoutai patiemment M. King, pour découvrir quel côté de la question il allait adopter. Il me fallut y renoncer mais je laissai péroraison tout à fait aise. En désespoir de cause, j'entrai dans la chambre des représentans. Hélas! on n'y entend que paroles sur paroles. Cette honorable assemblée discutait une résolution d'enquête dans les causes qui ont retardé la guerre de la Floride. Je connais un meilleur moyen de découvrir où sont les vices d'administration et les défauts de stratégie. C'est de nommer un comité de vingt membres, orateurs déterminés, et députés nature, pour aller en personne faire la prochaine campagne de la Floride. On pourrait aussi leur confier la direction des travaux administratifs. Si cette mesure n'empêchera pas le progrès des affaires dans le congrès.

Le National Intelligencer paraît d'opinion que l'ajournement du congrès ne saurait être remis au de là du 10 octobre. Pour moi, je crois que la session ne peut dépasser le 15.

Nous voici dans l'équinoxe. Le ciel est serein, mais l'horizon politique nous révèle par des signes certains des changemens qui étonneront les profanes, non initiés aux mystères des partis. MM. Clay, Webster, Sergeant, Southard et autres chevaliers de la queue d'or, paraissent assez abattus, ils se taisent. Leur récolte est décroite.

Le mouvement M. Calhoun et sa plaisange de cette méchanceté subite. La prochaine session verra se développer des faits qu'aujourd'hui je prévois dans l'avenir et qui seront alors du domaine de l'historien.

Agréez, &c.

P. K. W.

Nouvelles récentes d'Europe.

Par la malle anglaise arrivé hier, nous avons reçu une correspondance régulière des différentes villes du Nord. A New York trois navires étaient arrivés, le *Natchez*, parti du Hâvre, le 20 août, le *Philadelphia* de Londre le 22, et le *Pennsylvania* de 25 de Liverpool.

Le *London Courrier* (journal Whig) donne une liste complète des nominations composant le nouveau parlement, et les classe de la manière suivante.

	Démocrates	Tories
Cénés anglais, et des Galles	42	116
Bourgs	128	151
Cénés écossais	17	17
Cités et Bourgs	26	8
Cénés irlandais	32	32

Le gouverneur Gilmer, M. Smith doit-il se justifier de prendre la parole, aurait au contraire dû l'engager à se taire. Puisque des hommes plus habiles que lui s'abstiennent d'entamer une discussion oiseuse, que ne le tenait-il comme lui sans place? Voyant que le temps était réellement à la plus pour longtemps, je laissai l'orateur, étirer ses jambes, détirer lentement ses phrases à la douzaine.

M. Wright, du comité de finances, auquel étaient été renvoyées diverses pétitions et entre autres celle de la Chambre de Commerce de la Nouvelle-Orléans, pour la création d'une Banque Nationale, présenta son rapport, terminé par une résolution que la refusée des pétitionnaires ne devait pas être accordée.

Nous avons fait bâtonnier de Louisianais. Il semble que tout ceux qui font allée faire un tour au Nord, aient grin rendez vous à Washington, soit en allant, soit en revenant. La session du Congrès à cette époque est une circonstance assez rare: il devient très difficile aujourd'hui d'assigner l'époque de l'ajournement surtout depuis que la fièvre des longs discours s'est emparée du Sénat. Il y a des instants où je souhaite qu'une bonne fièvre bilieuse, telle qu'on en voit quelque fois ici dans l'automne, vienne effrayer les membres, concentrer leur attention sur les projets de loi et en hater l'adoption. Nous verrions alors le Congrès s'ajourner promptement.

Il y a lui une vingtaine d'Indiens, d'une tribu du Missouri, que je crois la tribu des Sioux. Ce sont des hommes d'une haute taille, bien matchés. Peu si vu un qui dou avoir bien près de sept pieds, et qui est aussi droit qu'un jeune peuplier. Il y a deux ou trois jours, ils se sont présentés dans les deux Chambres, en grand costume de guerre. J'en ai revu hier quelques uns au théâtre; ils paraissaient beaucoup s'amuser et riaient lorsqu'ils voyaient le reste du public rire ou applaudir. Washington est une ville très intéressante dans ce moment, sous plus d'un rapport.

Votre obéissant serviteur,

P. K. W.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

LETTRE No. XIV.

WASHINGTON, 22 Septembre 1837.

LETTRE XIII.

Monsieur,

Je me suis convaincu hier d'une vérité que je n'avais fait que soupçonner depuis assez longtemps, c'est que certains discours prononcés au Congrès ne sont pas destinés à opérer sur l'esprit des membres auxquels s'adresse l'orateur. Hier, par exemple, M. Rives a posé des faits et déduit des conséquences dont il connaissait d'avance toute la fausseté et qu'il savait fort bien ne pas pouvoir imposer aux membres du Sénat. Quel objet avait-il donc en vue? Certainement il ne pouvait en avoir d'autre que celui de tromper les lecteurs de ses discours, lorsqu'il leur parviendra imprimé tout au long. M. Rives a déclaré qu'il était l'ennemi des engagemens *à capitaudon*, et cependant parmi d'excellens raisonnemens son discours contenait beaucoup de paradoxes, qui, sous une apparence de vérité et de simplicité, ne me paraissent que des phrases lancées à la recherche des applaudissemens. Il dit beaucoup de choses, à la façon de M. Clay, dans la persuasion que de grands mots sonnerisent admirablement aux oreilles du peuple et passeraient sans être examinés au peuple. Entre autres assertions, il dit que le seul chose qui manquait au bien-être, à la circulation monétaire, c'était la confiance dans les banques, et que cette confiance se pouvait être rappelée que par l'action du gouvernement. Pour toute preuve, il alléguait que la Banque d'Angleterre n'avait pas suspendu ses paiemens, quoique la somme qu'elle avait en espèce dans ses caisses présentât dans un très court espace de temps l'énorme différence de huit millions sterling à trois millions et demi. Aux Etats-Unis, quoique l'on y eût quatre fois autant d'espèces qu'à toute autre époque de notre histoire, cependant les banques avaient été obligées de suspendre leurs paiemens. La seule cause du sort différent des banques de ces deux pays, c'est que le gouvernement anglais avait un entière confiance dans la Banque d'Angleterre, tandis qu'aux Etats-Unis le gouvernement a traité les banques comme des indignes de sa confiance.

Certes ce n'est pas un exact et surtout peu sincère de la part de M. Rives. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme d'un esprit aussi juste en général ait pu se permettre de faire usage de pareils argumens devant le Sénat, qui sait composé d'hommes incapables de se laisser tromper ou éblouir par de spécieuses fausses vues. Il fait contraster la somme en espèces dans les caisses de la Banque d'Angleterre avec les 60 millions de piastres qu'il semble croire dans les coffres de nos banques, tandis que de Penobscot au Mississipi, la presque totalité du numéraire est enfouie dans des milliards de cachettes, engraissement gardées par les malfaiteurs. Si la Banque d'Angleterre s'était trouvée réduite à l'état de pénurie de nos banques, qu'elle eût été incapable ou qu'elle eût refusé de rembourser les fonds déposés dans ses caisses par le gouvernement, elle eût infailliblement perdu la confiance publique, et ses directeurs eussent été obligés de combler le déficit de leur fortune particulière.

3 heures du soir.

M. Niles, du Connecticut, a occupé aujourd'hui tout le temps du Sénat, en répétant à M. Rives. Comme écrivain et publiciste, M. Niles a fait preuve de grands talens mais c'est un pitoyable orateur. Il faut vraiment manquer de tact pour venir, quand on ne peut prétendre à manier la parole, occuper cinq ou six heures devant une assemblée qui contient des hommes tels que Webster, Benton, Buchanan, Wright, Brown, Walker, Preston et tant d'autres. M. Niles pourrait parler jusqu'au jour du jugement dernier sur la circulation monétaire, sans articuler un seul fait qui fût nouveau pour ses collègues. Cette fièvre de discourir, à tant l'heure, est devenue un abus nable fléau, dont il faut à toute force se délivrer. Vous verrez que les hommes d'un vrai talent et d'une éloquence naturelle refuseront de venir siéger dans l'une ou l'autre chambre, par la crainte de voir s'ensevelir dans